

Le bulletin du

Le Regroupement du conte au Québec

RCQ

Mot du Comité bulletin

Par Mélissa Felx-Séguin

Bonjour chers lecteurs!

Le petit air d'été se prolonge dehors comme dans ce bulletin riche en voyages, en émotions et en réflexions. On ouvre la marche avec Petronella et ses acolytes dont les bottes ont mordu le globe à pleines semelles lors de la Marche des conteurs. Le pas accordé au rythme des histoires, ils ont vécu une expérience humaine incomparable. Ça se passait en Bretagne, ça s'est passé ailleurs... et si ça se passait ici? Prochaine destination, une excursion dans la vie de Marc Laberge, *multitalentiste* polyglotte aux bottes marcheuses et à l'œil vif, l'homme derrière le Festival interculturel du conte. Une entrevue signée Marie-Agnès Huberlant. Et un pas de géant dans le questionnement: d'abord, Bertrand Bergeron nous livre ses réflexions fécondes en parcourant le récent ouvrage *Le conte : témoin du temps, observateur du présent* (Sous la direction du Collectif Littorale), né d'une rencontre tenue à Sherbrooke en 2009. Puis, un cri du cœur livré par Nadine Walsh et Nicolas Rochette, qui nous invite à plus de créativité. Le conte viré de *d'sour!*

À vol d'oiseau, Hélène Lasnier vous transportera dans l'univers onirique de Natashquan en plein cœur du festival de L'Innuçadie... lire, c'est un peu comme voyager... en attendant d'y aller ou d'y retourner, car c'est un passage obligé pour tous passionnés des cultures et de nature! Bonne nouvelle : Éveline Ménard nous annonce que le milieu des contes et des légendes fait des petits à Lavaltrie!

Le milieu du conte est en pleine ébullition,
rajoutez votre épice au bouillon!

Bonne lecture et bonne rentrée contée!

P.S. : ...vous pouvez toujours y ajouter votre grain de sell

Nouvelle adresse du RCQ

911, rue Jean-Talon E, bureau 010
Montréal, Québec H2R 1V5

Date de tombée du prochain bulletin : 10 novembre

Sommaire

[Mot de la présidente, p. 2](#)

[Audace, p. 4](#)

[Festival du Conte et de la Légende de l'Innuçadie, p. 6](#)

[Entrevue avec Marc Laberge, p. 7](#)

[Maison des contes et légendes de Lavaltrie, p. 9](#)

[Le conte: témoin du temps, observateur du présent, p. 10](#)

Mot de la présidente

Par Petronella Van Dijk



LA MARCHÉ DES CONTEURS, 5^e édition, été 2011

« Dans le ciel, y'a 30 étoiles, plus petites que la main,
On dit qu'elles sont bien plus belles que les cailloux du chemin... »

Cette chanson, entonnée par l'ensemble des conteurs de la Marche à chaque parade d'arrivée dans les villages bretons visités cette année, est un court poème joyeux et entraînant menant à la danse et à la fête. C'est sur ce ton que toute la 5^e édition de la Marche des Conteurs s'est passée sur les magnifiques chemins de la Bretagne, ce pays plein de mystères, de beautés, de rudesses qui font sans doute de nombre de ses habitants des « gens du sensible », de ceux-là qui, à l'instar de la trentaine des marcheurs impliqués, se soucient d'humanité et de partage.

La Marche des Conteurs s'est déroulée sur les chemins bretons du 1^{er} au 7 août dernier, permettant à ceux qui ne les connaissaient pas, de découvrir des paysages très variés et très inspirants, entre champs et forêt, entre plage et côte, entre ville et campagne.

Cela faisait au moins trois années que je rêvais de participer à cette aventure peu commune de passer de longues journées à marcher ensemble, à chanter ensemble, à se rencontrer, à partager nos contes. Trois années à en entendre parler et à faire de ces évocations une manière de rêve peut-être un peu trop beau pour être vrai. Eh bien, j'ai fini par le réaliser et par confirmer encore une fois que non seulement les rêves sont réalisables, mais qu'ils peuvent aussi dépasser mes attentes. J'ai passé une semaine à goûter au temps qui se multipliait, de minute en journée, par quatre ou par douze, tant le plaisir de ces rencontres a été intense, tant il a été simple de se rencontrer entre conteurs, même ceux qui ne se connaissaient pas, mais aussi de rencontrer ces gens qui se trouvaient sur le chemin et qui, pour beaucoup, découvraient le conte et les conteurs, leurs univers et leurs rêves fous d'un partage si fondamental et pourtant si négligé de nos jours.

J'ai partagé, avec tout le groupe, des moments d'émerveillement, des moments de rires frais, des moments de fatigue, mais toujours avec une complicité et une simplicité qui permettaient à chacune des émotions de prendre naturellement sa place.

Pendant une semaine, nous avons passé du temps à nous trouver, à nous retrouver, à parler de tout et de tout, et je me suis surprise à n'avoir qu'à un seul tout petit moment (parce qu'un ordinateur s'est trouvé sous mes yeux sans que je le demande) cherché à vérifier mes courriels pour voir ce qui se passait... de l'autre côté. Sinon, de toute la semaine, aucune pensée pour l'ordinateur, pour les clés de la voiture, pour le porte-monnaie... ni information, ni consommation. Seuls nos téléphones portables nous reliaient à nos amours. Le luxe total de la seule et « unique » relation humaine !

Ne penser qu'à cela, le partage : du temps, des pensées, des rires, des chansons, des blagues, des contes, de la nourriture (si gentiment et soigneusement préparée par les accueillants), de la fatigue des nuits courtes, de l'enthousiasme des journées longues et pleines. Du temps. Ce temps qui nous file tellement de plus en plus vite entre les doigts, les corps, les vies... Ce temps que nous n'arrivons que si rarement à partager et de manière si fugitive.



Le partager et se retrouver tous au même diapason, sans « vedettes », sans cachet, sans esprit de compétition, sans « comptes à rendre » autres que celui d'être là, à son meilleur, avec les contes et les récits qui nous rendent fiers de porter la parole et l'imaginaire, avec tout l'amour que nous portons à cette incroyable occupation qui est la nôtre : conter.

Et puis, il y avait les autres, ceux qui ne « contaient » pas, mais qui étaient essentiels à cette aventure pour qu'elle soit : l'équipe de soutien (grands et merveilleux responsables d'une logistique complexe et sans fin), l'équipe technique (toujours prête à faire en sorte que les conteurs aient les meilleures conditions possibles selon les lieux très variés, en plus de les accompagner souvent en musique ou en contes), les observateurs vidéastes (deux beaux jeunes enthousiastes qui suivent la Marche depuis ses débuts et qui nous proposeront, dans quelques mois, un DVD soulignant les moments les plus significatifs de ces cinq années de pas partagés), les relais (points d'ancrage si chaleureux et si efficaces dans chacun des coins de la grande région), les accueillants (les bons lits, les belles maisons, les jardins, les bons cafés, thés, repas, repos et autres moments délicieux), les officiels (les maires et leurs adjoints soucieux de nous accueillir avec le verre de l'amitié) et bien sûr le public (celui sans qui nous ne serions plus que peu, celui qui nourrit notre énergie, celui qui nous fait être dans nos contes comme nous pourrions être dans nos vies : intenses, dépassant nos limites, héros d'un quotidien qui nous rassemblerait...).

Et même les médias. Car ceux-là aussi devraient nous aider à partager avec leurs lecteurs, auditeurs et autres spectateurs, l'originalité, l'importance, le bonheur de ces rencontres-là, leur impact sur ce que nous sommes et sur ce que nous pouvons devenir. Les uns et les autres.

La Marche des Conteurs en Bretagne a ressemblé à la Marche des Conteurs dans les autres régions de cette France si magnifique qu'on pourrait en faire et en refaire le tour sans jamais se lasser. Mais en Bretagne, nous étions trois conteurs du Québec à en être, mettant nos pas dans les pas de ceux qui, en partie, ont forgé notre identité, nos imaginaires, nos rêves de peuple habitant, lui aussi, un pays plein de mystères, de beautés, de rudesses. Nous avons été fiers de faire partie du groupe de « nouveaux » et heureux de se faire confirmer que nous pourrions, lorsque nous le souhaiterons, faire partie du groupe des « anciens », c'est-à-dire ceux qui ont déjà fait la marche une fois, à la différence des « fondateurs » parmi lesquels plusieurs ont fait la marche chaque année. Le groupe de la Marche n'est donc jamais le même ; heureusement, étant donné que la Marche des Conteurs s'est constituée en Association, il y a un Conseil, un groupe de « responsables » qui fait en sorte que cette aventure hors de l'ordinaire puisse continuer et, d'année en année, accueillir de nouveau une trentaine de conteurs parmi ceux et celles qui rêvent de la vivre ou de la revivre.

Le Conseil porte le projet comme un trésor, à partager, à déplacer de région en région. Or, ce trésor-là, ne pourra se déplacer que selon la volonté et l'énergie de ceux qui seront prêts à l'accueillir et à s'en occuper, avec tout ce que cela implique avec, bien entendu, le soutien des membres dudit Conseil. Les porteurs du trésor se prononceront dans les prochains jours de septembre pour savoir quels chemins verts les marcheurs arpenteront à l'été 2012.

Quant à nous, de retour au Québec, nous espérons aussi pouvoir « importer » le trésor de notre côté de l'océan, dans notre pays vaste et peu peuplé, mais chaleureux et accueillant et où, déjà, les oreilles se tendent...
<http://lamarchedesconteurs.blogspot.com/>

[\[Retour au sommaire\]](#)

Audace

Par Nadine Walsh et Nicolas Rochette

De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace! (Georges Jacques Danton)
La pire chose pour un artiste est de ne plus prendre de risque! (un danseur des Grands Ballets... je crois)

Mais aujourd'hui, on veut des valeurs sûres, des shows qui marchent, des salles remplies à ras bord! Tel est le mot d'ordre de l'industrie artistique, nous sommes dans une ère anti-créative. Mais je me dis toujours qu'il n'en tient qu'à nous de faire ce qui nous semble juste.

Armand Bombardier disait qu'en temps de crise, c'était le meilleur moment pour créer et innover. On n'a pas grand chose à perdre, on n'a même pas de médias qui vont nous planter! Et cette audace a sa place autant chez les conteurs que chez les diffuseurs.

Cela résume bien ma pensée du moment... rien à dire de plus sinon, OSONS !
Comme une envie d'audace...

Avons-nous une scène où tout peut arriver ? (Nadine Walsh)

En ce début d'automne, j'ai envie de vents frais, de grain de folie, d'être saisie ! Et de mon balcon à 30 degrés, j'imagine une « Scène de tous les possibles » (c'est Nico qui a trouvé le nom!). Un lieu où l'on peut courir le risque de faire autre chose et/ou autrement, dans la forme et dans le fond. Un espace-temps à l'image du « Shift de nuit » au FVA. Par contre, ce ne serait pas une vitrine pour montrer son talent, mais bien une plate-forme pour tester, oser, se commettre. Une case libre pendant un festival !



Ne sommes-nous que de solitaires chercheurs ? (Nadine Walsh)

Et par extension, j'imagine des projets de recherches collectifs. Le projet d'une personne qui interpelle d'autres chercheurEs qui ne feront pas partie de la création finale mais qui apporteront leur lumière et s'impliqueront parce que la question les concerne aussi... ou justement, pas du tout! Un temps et un lieu pour se creuser les méninges et faire, à l'abri de la production et des préoccupations de diffusion. Une démarche qui permet l'évolution du milieu et de la performance du conteur (comme dans les demandes de sub!), de faire circuler les idées et d'apporter un peu de légèreté dans nos parcours de solitaires.



Que de la scène et rien d'autre ? (Nicolas Rochette)

Comme Nadine, j'ai envie de vents frais, de grain de folie, d'audace. Je rêve que la scène ne soit plus l'unique lieu du conteur. Je rêve de connaître une autre dynamique que celle du conteur devant et du public passif qui observe et écoute. On peut facilement imaginer du conte pour une personne, du conte dans une boîte noire, sur une place publique, sur Skype, dans l'autobus, aux tables d'un restaurant... les possibles ne manquent pas! Mais à l'heure actuelle, ces espaces sont perçus au mieux comme marginaux dans le milieu, sinon tout à fait non pertinents (chercher au moins une telle proposition dans la programmation des festivals de conte...). Pourquoi ne pas aller dans l'espace citoyen pour établir une relation avec l'environnement de nos villes et villages. Je sais que le FIC fera une plongée au cœur du Marché Jean-Talon. Intéressant, mais à voir. Car, prendre l'espace public de façon pertinente n'est pas simple. C'est un défi pour les conteurs comme pour les organisateurs!

Bâtir notre maison (Nicolas Rochette)

Bien sûr, pousser la réflexion sur les espaces de conte amène aussi l'ardent désir d'avoir un espace dédié au conte, complètement. Appelons ce rêve, une Maison du conte. Un lieu sans compromis pour notre milieu, un centre de renseignement (archives, bibliothèques, ressources humaines), de formation, d'échange, d'événements et surtout un espace pour conter fait pour le conte, spécialisé pour le conte. Comment serait cet espace? Aucune idée et plein d'idées en même temps. Suffirait de tester, d'oser et de fouiller ensemble.

Le modèle organisationnel de soirée de conte est satisfaisant ? (Nicolas Rochette)

La lourdeur de la tâche organisationnelle a brûlé nombre de diffuseurs par le passé et tué trop d'événements de conte. Les problèmes ne sont pas difficiles à cerner (manque d'argent, lourdeur administrative, etc.). Mais la toute nouvelle expérience de Conte Montréal veut renverser la vapeur. Bien loin d'être un diffuseur unique, Conte Montréal est un collectif de soirées organisées par des comités. Ces soirées se regroupent sous un même label pour partager, entre autres, les efforts de promotion. Deux principes priment : personne ne doit être surchargé et si quelqu'un doit quitter le projet, le reste du comité se mobilise pour le remplacer. Ainsi, aucune soirée ne disparaît. Face à l'argent, le réflexe est de trouver d'autres moyens que les subventions, le plus simple étant de couvrir les cachets avec le chapeau ou prix d'entrée. Sans vouloir dire adieu aux Conseils des Arts, car le conte est en train d'y faire sa place (au CALQ, les subventions au projet pour du conte représente maintenant près de la moitié des demandes, l'autre moitié émanant des autres disciplines littéraires), il s'agit de comprendre que ce ne sont pas tous les organisateurs qui sont faits pour supporter le poids d'un organisme enregistré et redevable devant les institutions.

Perdre le pied au Nord pour mieux trouver son chemin...

D'où vient ce texte ?

C'était d'abord un cri du cœur, lancé dans l'air : « Où sommes-nous? » « Où allons-nous? » « Sommes-nous assis sur nos habitudes ? ». Puis, lentement, longuement, et à quatre mains (pour rendre l'exercice encore plus risqué), nous avons commencé à mettre de l'ordre dans nos idées à fleur de peau. Les vents nous étaient favorables. Il y avait déjà dans l'air un grain de « réveillons-nous ». En ouvrant le dialogue avec nos pairs lors d'une rencontre sur la diffusion du conte en avril 2011, nous avons eu l'occasion d'entendre la voix d'autres conteurs et organisateurs qui croient important que l'on s'octroie le droit, ô combien impudique et suicidaire en cette époque de certitudes lisses, de poser un regard critique sur nos pratiques et sur les formes courantes de les diffuser. Forts de ce constat et enrichis par cette rencontre, nous avons ensuite pris la décision de partager nos « rêves de projets », car avant toute chose, nous sommes des créateurs et ces « rêves » sont les outils et la matière à partir desquels prennent forme nos choix artistiques. Avant d'être triturées par la machine uniformatrice du marché, avant d'être aplaties par des considérations conformistes, ces projections-rêves peuvent être rugueuses et imparfaites comme des perles baroques, mais ne demeurent pas moins empreintes d'audace et sans la panoplie étourdissante des considérations marchandes et stratégiques qui entourent maintenant la mise en œuvre de toute création artistique. Elles sont LIBRES.

[\[Retour au sommaire\]](#)

Festival du CONTE et de la LÉGENDE de l'INNUCADIE

Par Mélissa Felx-Séguin

«Le rêve éveillé»

Quand on part pour Natashquan, on rêve déjà. Natashquan, c'est l'univers poétique de Gilles Vigneault, des paysages mythiques, le bout du monde...



Quand on revient de Natashquan, on rêve "éveillé".
Que s'est-il passé en Innucadie ?

C'est Alexis Roy, directeur artistique du Festival du Conte et de la Légende de l'Innucadie qui a formulé ce mot magique, Innucadie. Un territoire imaginaire qui reflète pourtant une réalité historique et bien contemporaine : la coexistence des amérindiens Innus et des Acadiens de souche qui vivent à Natashquan/Nutakuan. Ce festival a donc comme objectif premier de « réunir les cultures autochtones et allochtones dans un cercle de partage de la parole, de la mémoire vivante, des imaginaires collectifs et de la création ». Et c'est la chimie de ce partage qui rend l'expérience inoubliable et qui laisse une empreinte dans l'âme... On part conteur, on revient danseur...

Cette année, la 6^e édition de cet événement se déroulait du 6 au 10 juillet, sous le thème Nomades et Exilés. Le porteur du bâton de parole 2011 était Stanley Volant, un médecin innu, originaire de Betsiamites, très engagé dans la préservation de la culture traditionnelle innue et sa transmission aux jeunes autochtones.

Du matin au soir, la programmation de ce festival favorise les échanges et la mixité entre les communautés. La journée s'ouvre au campement montagnais Manteo Matikap, au son du teueikan, le tambour sacré. Le rituel du Cercle de la parole invite les festivaliers à écouter le chaman et les aînés(es) de la communauté innue... Il est question de traditions, on nous raconte comment c'était, et on parle des défis de la vie d'aujourd'hui : comment préserver et transmettre ces enseignements ? Chacun y trouve son morceau de miroir...



Et puis, tout au long de la journée, conteurs professionnels et conteurs naturels sèment leurs histoires dans les maisons, aux Galets, sous le Shaputuan, sur la plage et en salle...

En fin d'après-midi, une nuée de conteurs, appelés les mouches noires, se dispersent tout autour pour aborder les gens et leur raconter une petite histoire : on cogne aux portes, on s'attarde au dépanneur, à la crèmerie, et parfois, ce sont les gens interpellés qui nous en racontent une bonne ou nous piquent droit au cœur! Une belle épidémie de bouche à oreille...

Dans la soirée à l'Échourie, quartier général des spectacles, la Grosse Veillée donne la parole aux artistes locaux, régionaux et ceux qui viennent du bout du monde comme Montréal ou Québec ! Et le festival se clôture avec Hissez la grande voix, une soirée où conteurs et musiciens, d'ici et d'ailleurs, se fusionnent pour présenter un jumelage de contes et chansons en résonance avec le thème du festival... Qui est d'ici, qui est d'ailleurs? Qui est nomade ou exilé? Où est le bout du monde? On ne sait plus trop.



On revient de Natashquan, le cœur tatoué... Paysages de dunes... Des gens au cœur d'or... Un halo lumineux au nord du nord à 2 heures 30 du matin, comme une ville lointaine... Des sets callés, au son du violon et de l'accordéon... Et cette dernière danse, à minuit, le makusham, au son du tambour, avec les Innus, les Acadiens de souche et les festivaliers formant un cercle, au rythme des battements du cœur... On rêve "éveillé" !

Pour plus d'infos sur ce festival <http://www.copactenatashquan.net/main.php?sid=m&mid=54&lng=2>

[\[Retour au sommaire\]](#)

Entrevue avec Marc Laberge

Par Marie-Agnès Huberlant



Marc Laberge, le voyageur photographe devenu conteur et tisserand de festival...

Septembre 2011, nous voilà déjà dans les coulisses du onzième Festival interculturel du conte du Québec. La « machine » des préparatifs est bien rodée et Marc Laberge se montre généreux de son temps pour nous parler de ce festival qu'il a fondé et qu'il dirige depuis 1993. Cette conversation nous amènera à jeter un regard rétrospectif sur un pan de l'histoire des conteurs d'ici, mais aussi à découvrir quelques-unes de ses multiples réalisations.

Homme de terrain, sa formation d'ethnographe doublé de photographe (d'ailleurs primé en 2004) l'a conduit à devenir conteur. Au fil de ses voyages et de ses récits, il a glissé tout naturellement vers le conte. Allez découvrir son magnifique site www.videanthrop.qc.ca : vous l'accompagnerez de l'Islande au Québec insolite, de la Wallonie à la Chine en passant par les pays baltes. Son parcours de conteur a donc été façonné par la nécessité de présenter ses voyages au public. Cependant, il relate aussi une rencontre décisive en 1995 avec Donald Davis au festival réputé de Jonesborough au Tennessee (avis aux voyageurs curieux, ce festival se tiendra cette année du 7 au 9 octobre!). La « masterclass » donnée à l'époque par Davis sur la « Lifestory » lui a révélé son intérêt à développer le pendant francophone de ce qui est devenu le « récit de vie ».

Ce genre qui est maintenant devenu une orientation choisie par de nombreux conteurs n'était pas reconnu avant 1991. Avant ce moment, l'aspect personnel raconté dans des histoires avait souvent un caractère péjoratif. Marc Laberge a donné des ateliers sur le récit de vie, notamment en Suisse, il a fait des collectes à St-Jean-de-Dieu, village dans les terres en arrière de Trois-Pistoles. En évoquant cette période, il se souvient bien de Victor Bélanger, nonagénaire qui suite à l'expérience de récit de vie, a publié deux livres. Voilà qui illustre tout l'impact de la démarche dans la vie de ceux qui prennent parole. Pour rester dans la richesse que constitue ce genre, Marc, qui a beaucoup conté dans les écoles fait remarquer que le récit de vie est un genre tout à fait adapté pour les adolescents. Car à cet âge, l'intérêt pour les contes traditionnels peut être bien difficile à susciter, tandis que le récit de vie rejoint sans doute mieux la vie intérieure et l'intimité des questionnements de cet âge bouillonnant. (Se référer au spectacle *Le glacier* qui fait partie de son répertoire.)

Mais revenons aux destins croisés entre les conteurs d'ici et le parcours de Marc car il nous offre un regard rétrospectif jusqu'aux années 80. À cette époque, les cercles de conteurs existaient : il se rappelle de La Petite Ricane. Des groupes d'amis se réunissaient aux 2 semaines pour le plaisir de conter soit des anecdotes, soit pour faire le portrait de personnages bien trempés. Une différence existait entre ceux qui avaient l'orientation de conteurs plus traditionnels, tel Jacques Archambault, et ceux qui prenaient le chemin des récits de vie. Il se rappelle que vers 1985, un essoufflement s'est fait sentir après une période où les conteurs fréquentaient les veillées sans visée commerciale. Voyageur, Marc fréquentait les conteurs et les festivals, prenant le pouls de ce qui se passait à l'extérieur du Québec. En Bretagne, à St-Brieuc et à Dinan, se déroulait le festival « Parole d'hiver ». Éric Premel fut un intervenant important qui organisa de nombreux échanges avec le Québec, et il dénombre près de 25 conteurs d'ici qui ont bénéficié de ces contacts pour se faire inviter. Parmi les nombreux festivals fréquentés, il parle de Chiny, près des Ardennes belges, de Vassivière en France; ces derniers ont adopté l'appellation de festival interculturel en écho à celui du Québec. Au Maroc, en Tunisie, il évoque la signature de protocoles de collaboration qui vont permettre de se propulser vers d'autres échanges...

Mais revenons à 1993. En organisant le premier Festival interculturel du conte au Québec, Marc Laberge avait des objectifs très ciblés. À savoir : faire connaître le conte dans le grand public et le réhabiliter, favoriser l'émergence de nouveaux conteurs et leur permettre de sortir de la situation confidentielle dans laquelle plusieurs mordus contaient, retrouver et créer des lieux pour la parole conteuse. Il était aussi important en organisant un festival au Québec de pouvoir recevoir ceux qui avaient accueilli les conteurs d'ici. Pour lui, il était très clair, que dès le premier festival, il donnerait une place importante aux organisateurs d'ici et d'ailleurs parmi les invités. C'est de cette façon que le festival pourrait jouer un effet de levier. Marc exprime avec conviction que le métier de conteur s'apprend d'abord en écoutant et en s'exposant à la parole de conteurs venant d'origines diverses. Pour qu'un conteur se forme, l'immersion dans un festival est riche. Elle permet de « démontrer » ce qu'il faut (et ce qu'il ne faut pas!) faire en contant, elle offre des expériences qui inspirent, elle nous fait vibrer, et nous donnera peut-être à notre tour l'envie de conter. C'est ainsi qu'en 93 puis dans les années qui ont suivi, le festival a donné une visibilité assez inattendue au conte. Pour divers animateurs, de Joël Le Bigot en passant par Chantal Jolis ou Lise Payette, le conte devenait soudainement digne d'intérêt.

Par rapport à cet engouement de l'époque, et dans les années qui ont suivi, l'ethnographe porte un regard « organique », il note que des cycles se vivent. Ainsi, il pense que dans les années 90, après une décennie riche d'expériences variées mais où le conte restait cantonné à une place confidentielle, c'est comme si tout à coup, l'inconscient collectif au Québec devenait prêt à ce que le conte se manifeste ouvertement. Marc ne s'inquiète pas que cette fièvre retombe et qu'on constate, comme plusieurs l'ont fait dernièrement en 2011, que les lieux pour conter se fassent soudain plus rares, que des appels se lancent « le conte se meurt ». Il est confiant que de nouveaux porteurs du conte vont réinventer un chemin, que le cycle qui retombe va à nouveau reprendre élan sous une autre forme, mais... il ne minimise ni le travail ni la conviction que cela prend pour y arriver.

Pour revenir aux débuts du festival, de nombreux conteurs ont contribué à porter cet élan ou en ont bénéficié. Dès les premières étapes du développement du festival, Marc a pris soin de bâtir et consolider les relations publiques. La « mise en marché » a été soignée et supportée par les beaux personnages de chimère créés par François Girard... Et je suis sûre que si vous êtes familiers du festival, vous avez en tête les beaux personnages du Hibou conteur ou du Cheval grand seigneur. Pour votre plus grande joie, Marc Laberge nous annonce 6 nouveaux personnages comme ambassadeurs, dont... évidemment un loup, pour la nouvelle édition qui se tiendra du 21 au 30 octobre 2011 dans 82 lieux différents au Québec. C'est là tout un exploit et une spécificité au Québec dont Marc n'est pas peu fier : s'associer et occuper le territoire. En abordant avec lui la place des médias sociaux, la liste impressionnante de 14 000 envois à travers le monde reflète bien la place respectée que



le festival a pris au fil des années. Amérique du Sud en passant par les francophonies d'Afrique, européennes, de Nouvelle-Calédonie... ce rayonnement attire un beau bassin de conteurs de toutes origines. Facebook, Twitter sont de nouveaux outils de diffusion, mais Marc trouve difficile d'estimer l'impact qu'ils auront. Par contre, le site du festival qui comporte 150 extraits de spectacles de conteurs a déjà recueilli 200 000 visionnements, c'est une visibilité tout autant profitable aux conteurs qu'au festival et bien sûr... au public!

En terminant cet entretien, dont je ne vous ai donné que les grandes lignes, on sent que Marc fait preuve de confiance et de lucidité sur la place du conte dans le paysage culturel québécois, malgré la succession de cycles qui portent le conte sur des élans ou au contraire le ramènent à une diffusion plus confidentielle. Cette place est à prendre, à entretenir, mais reste quand même selon lui une place marginale. Il ne se fait pas d'illusions : même si à certaines époques de sa vie, il a pu vivre du conte, même si certains conteurs arrivent à en faire leur activité professionnelle principale, il met en garde contre les risques d'essoufflement à enchaîner trop de tournées. Il pense qu'il est sain que le conteur ait une « autre vie » qui contribue à le ressourcer. Et comme je n'ai pas pu vous livrer tout ce que ce conteur polyglotte (outre le français, son répertoire comporte aussi l'italien, l'espagnol et l'anglais) peut vous offrir, ni ce que ce voyageur, photographe, ethnographe, organisateur de festival peut vous révéler, je vous invite à nouveau à explorer son site qui vous informera de ses conférences, de son répertoire, des ateliers sur le « récit de vie ». Le monde du conte au Québec ne serait pas pareil sans ce magnifique festival qu'il a fondé il y a 18 ans et qui nous fera à nouveau vibrer cet automne aux accents colorés des conteurs d'ici et d'ailleurs. Du 21 au 30 octobre, c'est un rendez-vous à Montréal et en région! Merci, Monsieur Laberge!

[\[Retour au sommaire\]](#)

Maison des contes et légendes de Lavaltrie

Par Éveline Ménard



Le 24 septembre dernier, la Maison des contes et légendes de Lavaltrie ouvrait ses portes. La Maison des contes et légendes est un centre d'interprétation de la légende et du patrimoine oral qui s'adresse à tous les publics, de 6 à 106 ans. Déjà au 19^e siècle, la ville de Lavaltrie a inspiré de nombreux hommes de lettres tels qu'Honoré Beaugrand et Louis Fréchette. À leur tour, des artistes visuels locaux se sont laissés bercer par leurs légendes afin de créer une œuvre commune sous les auspices de l'agent culturel Michel Goulet (dont les artistes peintres Françoise Pascals, Louis Robichaud ainsi que la sculptrice modéliste Caroline Bouchard).

Une visite à la Maison, c'est entrer au cœur de ces légendes qui nous mènent aux limites du vrai et du faux. Autour d'une animation fantaisiste créée par la conteuse Éveline Ménard, les jeunes et moins jeunes découvrent les légendes et leur rôle historique et social. Un programme pédagogique ainsi que des visites particulières ont été bâtis pour les élèves des deux et troisièmes cycles du primaire ainsi que pour le premier cycle du secondaire et il est possible de réserver pour des visites de groupe.

En plus de ce volet pédagogique, la Maison des contes et légendes a pour mission de collecter la mémoire des anciens et de la transmettre. De nombreuses entrevues ont été réalisées par le collecteur Philippe Jetté et peuvent être consultées au salon des anciens à l'intérieur de la maison.



LA GRANDE DIABLERIE

En octobre dernier a eu lieu la première édition du festival LA GRANDE DIABLERIE. Contes, animation et spectacles sur le thème du diable et de la mort ont été au rendez-vous. L'événement a débuté par une veillée au mort. Le public s'est retrouvé au cœur d'une veillée funèbre. Choc et stupéfaction lorsque le croquemort a réveillé le mort. Cette soirée a été suivie d'un spectacle du conteur Michel Faubert dans lequel il a intégré un conte diabolique bien senti. Le lendemain, il y a eu soirée de contes dans le cimetière où loups-garous, chiens errants et autres bêtes inquiétantes étaient au rendez-vous avec les conteurs Nadine Walsh, Éric Gauthier et François Lavallée. La soirée a été animée par M. le curé (personnifié par Jean-Sébastien Bernard) qui a servi au public un rituel de protection bien salé! Ne manquez pas la prochaine édition de l'événement en octobre 2011.

Depuis le mois de janvier, la Maison des contes et légendes est ouverte la dernière fin de semaine de chaque mois. Pour plus d'informations, vous pouvez contacter Michel Goulet à la ville de Lavaltrie au 450 586-2921, poste 2239 ou à l'adresse courriel mgoulet@ville.lavaltrie.qc.ca.

[\[Retour au sommaire\]](#)

Le conte : témoin du temps, observateur du présent

Par Bertrand Bergeron, Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean



Le conte : témoin du temps, observateur du présent (Sous la direction du Collectif Littorale), Montréal, Planète rebelle, 2011, 210 p. ISBN 978-2-923735-15-3.

De la «Rencontre de Sherbrooke, organisée conjointement par Productions Littorale et le Centre méditerranéen de littérature orale (CMLO), [qui s'est] tenue à l'Université de Sherbrooke les 16, 17 et 18 octobre 2009» (Christian-Marie Pons, p. 7), nous parvient un livre superbe et magnifique tant par sa facture élégante que par son riche contenu questionnant la pratique actuelle du conte.

D'entrée de jeu, Christian-Marie Pons relève, en introduction, les deux constats qui se sont dégagés lors des communications et des débats publics du colloque : «[...] au cœur de notre modernité et de ses mutations bouleversantes, le conte a toujours droit et devoir de parole bien au-delà des nostalgies du bon vieux temps, mais il est lui-même sujet aux mouvements et doit impérativement en tenir compte et se définir au sein de ce qui fonde notre contemporanéité, condition de sa survivance, et sa vivacité est nécessaire» (p. 10).

Les participants provenaient d'horizons aussi divers que le Canada (Québec, Ontario), l'Allemagne, le Brésil et la France. Leurs réflexions ont porté sur les raisons d'être du conte, sa pratique dans les conditions actuelles, ses perspectives d'avenir et sa remise en question. Christian-Marie Pons s'est chargé de la présentation et du bilan de la Rencontre. De tous les participants mentionnés, il ne manque que la communication de Fabienne der Stépanian.

Et puisqu'il est question du conte, cohérence oblige, chacune des parties est introduite par un conte narré par l'un des participants, sauf pour la dernière qui s'est vu attribuer un poème de circonstance : Conter de Michel Hindenoch.

Précisons que ce colloque se tenait la même année où Jeu sortait un numéro thématique (Conte et conteurs, n° 131, juin 2009) dont nous avons fait état dans la précédente livraison de Rabaska (n° 8). D'ailleurs, Christian-Marie Pons et Dan Yashinsky ont contribué à cette revue de théâtre avec «De l'âtre au théâtre» (p. 68 sq.) et «Improbables fusées» (p. 73 sq.). Cette concomitance illustre éloquemment la pertinence de la problématique abordée : le questionnement sur le conte est dans l'air du temps en raison de sa résurgence pléthorique.

L'ouvrage s'ouvre sur une typologie des genres oraux établie par Marc Aubaret. Porté par un style sobre et fluide, qualité qu'on reconnaît d'emblée aux grands communicateurs, l'inventaire s'intéresse avant tout au legs de la tradition, chaque genre faisant valoir son avantage comparatif. L'antiquité, ici, consolide l'identité qui tire sa légitimité de sa stabilité formelle à travers les âges. Cette situation n'interdit toutefois pas qu'un thème abordé dans un genre recoupe celui utilisé dans un autre sans qu'il y ait pour autant contamination, chacun véhiculant son matériau selon ses conditions inhérentes.

Cette partie est essentielle, car elle agit à la manière d'un mécanisme à ressort. Elle comprime les acquis de la tradition pour mieux propulser les discussions sur les préoccupations actuelles : quel est le statut des conteurs contemporains en regard des conteurs traditionnels? de quelle instance relève leur légitimité? vers quel horizon

s'oriente leur pratique et en quoi cette pratique s'insère-t-elle dans la chaîne de transmission pour intégrer le temps long?

Il est difficile de ne pas noter une certaine insécurité chez les nouveaux conteurs. Celle-ci leur vient autant de leur manière (sont-ils des narrateurs, des monologues, des conteurs stricto sensu ou endossent-ils le personnage du conteur le temps d'une performance comme un comédien le sien lors d'une représentation?) que de leur matière (font-ils du conte, du récit de vie, de la nouvelle narrée?). Est-ce utile de mentionner que toutes ces questions sont totalement étrangères aux préoccupations du conteur traditionnel qui s'approprie dans son idiome un canevas mis à sa disposition par la tradition. Là où il y avait un artiste populaire qui exerçait son art par instinct en sollicitant un talent personnel pour l'élocution, nous sommes désormais confrontés à des artistes qui décalent leurs prestations par une réflexion sur la pertinence et l'à-propos de leur activité.

Le mot «utilité» revient fréquemment dans la bouche des intervenants, preuve de l'obsession quasi unanime des conteurs contemporains à vouloir s'insérer dans la société du spectacle qui caractérise notre époque. Que le conte enseigne, qui le contestera? L'homme faisant sens de tout ce qu'il touche, toutes ses activités sont porteuses d'un enseignement. Pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre, à moins d'insister sur le fait que la tradition orale exprime une culture de pauvres, de démunis, soucieuse de figurer dans l'inventaire des valeurs universelles? «Chaque homme porte en lui-même la forme de l'humaine condition», soutenait Montaigne.

«Le conte, un art subversif?» s'interroge Marc Aubaret à la suite de Jack Zipes (*Les contes de fées et l'art de la subversion*, Payot, 1983). La question nous revient, reformulée par Vivian Labrie : «Quand est-ce qu'on se conte une histoire qui entretient l'institution et quand est-ce qu'on se conte une histoire qui fait le changement?» (p. 163). Cette opinion ne fait pas l'unanimité chez les spécialistes. S'il est vrai que, dans l'orature, le roi est souvent pris à partie, malmené quand il n'est pas carrément humilié, il n'en demeure pas moins qu'à la fin, on assiste à la restauration d'un univers temporairement ébranlé. En rendant supportable ce qui est insupportable dans la vie des auditeurs grâce à son pouvoir d'évasion, le conte ne contribue-t-il pas à reconduire un état du monde intolérable, lui assurant par le fait même une certaine pérennité?

Quant à la boutade (ou l'aphorisme) de Mike Burns : «Le conte est cet art de la scène qui survit à la panne d'électricité» (p. 86), ne révèle-t-elle pas une indéclinable nostalgie de «l'être» qui se perpétue longtemps après que son lieu naturel se soit déplacé vers le «théâtre»? La panne d'électricité abolit la mise en scène et ramène le conte à son principe : un homme ou une femme, avec pour seule ressource sa parole nue, crée un monde qui nous transfigure en nous tirant de nous-mêmes pour nous y ramener reposés de s'être absentes momentanément de soi-même.

Plusieurs ont fait état de la parenté entre conte et cinéma lors du premier débat public. Le fait que ce soit la marraine de l'événement qui ait soulevé la question la première importe : Micheline Lanctôt est une cinéaste fascinée par le conte. Un débat construit son objet dans le va-et-vient des échanges et l'observation de la cinéaste a servi d'amorce à une discussion fructueuse. Car, est-il nécessaire de le souligner, les affinités entre les images mentales induites par le conte et les images matérielles déployées sur le grand écran relèvent de l'évidence mais peuvent se révéler trompeuses à l'examen. Cette parenté n'est pas exempte de disputes ni de querelles de préséance, car, faut-il le répéter après Gaston Bachelard, dès qu'il y a une image, l'esprit cesse d'imaginer. L'image matérielle impose sa réalité incontournable à l'image immatérielle. L'œil investit le visible, l'oreille y traque l'invisible. Et l'on sait auquel des deux sens s'adresse d'abord le conte.

Il serait, ce me semble, plus fécond et plus instructif de faire des incursions du côté de la musique. Ce sont deux arts qui impliquent le temps même si leurs manœuvres psychologiques sont de l'abolir, paradoxalement. La musique, même fixée sur une partition, n'existe que dans son exécution. Il en va de même pour le conte qui s'élabore, se transforme, évolue, se transmet dans l'acte de la narration. On ne peut non plus faire l'impasse sur la voix qui, en elle-même, est musique par son timbre, sa cadence et sa tonalité. C'est elle qui matérialise la parole et la véhicule dans sa matrice sonore en faisant entrer en vibration l'air ambiant. Conteur et auditeurs baignent alors dans un continuum vibratoire, condition première de leur connivence. La tradition du conte est avant tout une tradition orale. Un participant en faisait d'ailleurs la remarque : «Lorsque je me rappelle une histoire, je me rappelle la voix qui me l'a racontée» (Dan Yashinsky citant Louis Bird, p. 163-164).

Si on admet sans peine le caractère socialement utile du conte, je me défends mal, cependant, d'y déceler un diktat contraignant. Pourquoi ne serait-il pas, en plus, une activité gratuite, oblatrice, exercée dans le pur contentement de plonger les auditeurs dans un état qui les fera décrocher un instant de la dictature impitoyable du réel en leur procurant cet oubli provisoire qui les lavera de la glue de leurs préoccupations? Je pense à Paul Claudel qui fait dire à Lechy Elbernon dans *L'Échange*, en parlant du public qui assiste à une pièce de théâtre : «Ils regardent et écoutent comme s'ils dormaient». Ce sommeil-là, bienheureux entre tous, les éveille à autre chose dont ils garderont un souvenir ému.

Au final, le conteur est peut-être comme le poète tel que le définit Jean Cocteau : «[...] qu'il est un poète, c'est-à-dire qu'il est indispensable bien que je ne sache pas à quoi» (réplique tirée de *Le Testament d'Orphée*).

Le monde a changé, les lieux où se produisent «les narratifs du monde enchevêtré» (Gaston Miron) aussi. Vivian Labrie en propose sept à l'image des bottes rendues fameuses dans les contes : «Les bas de sept lieux». Réussiront-ils à recréer cette atmosphère qui facilitait la narration et la transmission de naguère? Un répertoire naîtra-t-il de la pratique de ces nouveaux conteurs qui se veulent des auteurs, qui revendiquent de plein droit leur créativité? Consentiront-ils, dès lors, à ce que leurs œuvres deviennent anonymes pour intégrer ce bien commun qui constitue une tradition?

Il est des livres qui s'adressent à des lecteurs formés, d'autres qui forment leurs lecteurs aux dires de Jacques Derrida. Ce livre-ci rejoindra aisément ces deux publics. Il confortera les uns et instruira les autres. Sa lecture stimule sans arrêt l'intellect. On ne peut le lire sans engager un dialogue avec ses contributeurs. On devine la ferveur qui les habitait, la richesse et l'intensité des échanges qui prolongeaient les communications et les débats publics. Un incontournable pour ceux que le conte intéresse pour le pratiquer ou le penser. Le conte observe notre présent, soit! Comment témoignera-t-il de notre époque dans l'avenir? La teneur de sa déposition dépend de nous.

[\[Retour au sommaire\]](#)

Le bulletin du **RCQ**

Révision des textes : Hélène Lasnier, Sarah-Maria Leblanc
Coordination et rédaction de textes : Mélissa Felix-Séguin, Marie-Agnès Huberlant et Nicolas Rochette
Mise en page : Marie-Pier Fournier, Murielle Larochelle
Courriel : bulletin@conte-quebec.com
Adresse : 911, rue Jean-Talon Est, bureau 010, Montréal (Québec) H2R1V5